

Parler de soi et écouter l'autre dans le monde académique : Une expérience singulière

*Par Joelle Kabile, Docteur en sciences politiques
GESCA/FRACA/LC2S-UMR 8053, Université des Antilles*

Joelle.kabile@wanadoo.fr

Résumé

Conçu dans le cadre du projet de recherche-crédation « Genre, femmes et violences : écrire/représenter/témoigner de son parcours universitaire et identitaire » initié par Karine Bénac et Michel Tondellier (LC2S-UMR 8053), cet article vise à décrypter les questionnements et émotions ressentis lors de la mise en récit de soi réalisée lors d'une expérience d'entretiens croisés entre chercheuses. Il explique comment l'ouverture d'un espace spécifique d'écoute et d'expression dans l'espace académique peut à la fois apporter une reconnaissance bienvenue mais également proposer une nouvelle approche de cet espace. Enfin, il illustre comment cette démarche a conduit à la création d'une pièce artistique unique, permettant à l'auteur d'articuler son identité de chercheuse et d'artiste.

Abstract

Created within the framework of the research-creation project "Gender, women and violence: writing / representing / bearing witness to one's university and identity career" initiated by Karine Bénac and Michel Tondellier (LC2S umr 8053), this article aims to decipher the questions and emotions felt during the self-narrative performed during an experience of cross-interviews between researchers. It also explains how the opening of a specific place for listening and expression in the academic space can both bring welcome recognition but also offer a new approach to this space. Finally, this paper illustrates how this approach led to the creation of a unique artistic piece, allowing the author to articulate her identity as a researcher and an artist.

Mots-clés

Reconnaissance, émotions, approche réflexive.

Keywords

Recognition, emotions, reflective framework

Parler de soi dans le monde académique n'est pas une chose aisée. A vrai dire, simplement parler de soi est plus ou moins difficile en fonction de sa socialisation, de la conception de l'intime qui nous a été transmise, et que nous avons élargie ou restreinte en fonction de nos expériences sociales, affectives, spirituelles. L'épistémologie de la « réflexivité » (telle que décrite par exemple par Bourdieu, 1984 ; 2001) invite, cependant, de façon presque conventionnelle aujourd'hui, à partager son vécu, son analyse en étudiant son propre impact sur le terrain et symétriquement l'impact du terrain sur soi, conduisant parfois le.la chercheur.e à la tentation biographique et à « *l'illusion du Je* » (Olivier de Sardan, 2000). Toutefois, réfléchir sur soi, en dehors d'un terrain, en dehors d'une finalité strictement scientifique, et ensuite en parler, *a fortiori* partager simplement son expérience dans le monde académique sans nécessairement l'analyser est en réalité possible mais à une condition principale : il faut un espace sûr, un espace qui, précisément, pourrait être dépourvu de ces prénotions, ou à tout le moins pourrait les envisager et en objectiver l'effet sur les relations qui s'y nouent. L'espace universitaire pourrait offrir un tel lieu, s'il n'était pas structurellement traversé de lignes de tension et de domination reposant sur les distinctions statutaires, le capital symbolique, le capital temporel et le *statu quo* (Bourdieu, 2001), la catégorisation disciplinaire des individus en dépit du succès des hit-concepts¹ de transdisciplinarité et d'interdisciplinarité, les luttes d'influence et l'instrumentalisation plus ou moins déguisée des subalternes ou considérés comme tels (doctorant.e.s, personnels administratifs, étudiant.e.s).

D'une certaine façon, l'expérience originale à laquelle j'ai participé, en juillet 2021, dans le cadre du Projet de recherche-création « Genre, femmes et violences : écrire/représenter/témoigner de son parcours universitaire et identitaire » initié par Karine Bénac et Michel Tondellier (LC2S-UMR 8053) à l'Université des Antilles, illustre la tentative de création d'un tel espace, ou en tout cas l'ai-je vécu comme tel. C'est aussi une expérience qui a conduit à la création artistique, en ouvrant le champ de la recherche-création à d'autres disciplines et à titre personnel, m'a amenée à créer une nouvelle toile (figure 1). L'expérience est de ce fait unique pour moi : j'ai eu, pour la première fois, l'occasion d'articuler explicitement mon identité de chercheure et d'artiste-peintre dans l'espace professionnel. Dans un sens également, l'expérience a offert un lieu de partage d'histoires de vie, permettant de se situer alternativement dans la position d'écoutante et d'écoutée, sans finalité analytique ou explicitement sociologique, ce qui est effectivement très rare dans le métier de sociologue, et moins fréquent qu'on ne pourrait le penser en tant qu'artiste. De fait, ces échanges croisés ont généré une reconnaissance particulière, étonnamment bienvenue, rendue possible par la nature originale de l'espace créé par le projet.

Parler de soi dans le champ académique et obtenir une reconnaissance étonnamment bienvenue

Quand Karine Bénac, Michel Tondellier et l'équipe constituée autour du séminaire Intelligence Créative (2021, LC2S, UA) m'ont exposé leur projet de recherche biographique, l'idée de m'exprimer sur mon vécu de doctorante m'a considérablement alarmée. Je suppose que d'une certaine façon, bien que je ne sois pas inexpérimentée en termes de mise en récit de

¹ Pour paraphraser cette expression d'Elsa Dorlin à propos de l'intersectionnalité.

soi (en tant que peintre, poétesse, mais aussi en tant que chercheuse et enseignante), évoquer les difficultés matérielles, psychologiques, relationnelles que j'avais pu vivre pendant cette période dont je n'étais pas encore sortie, me semblait difficile. Au moment où nous devions participer à ces entretiens croisés, j'attendais une soutenance depuis plus de huit mois et les perspectives semblaient fort opaques. Cette situation me causait une grande souffrance pour laquelle, en dépit des soutiens précieux et attentifs dont je bénéficie dans ma sphère privée, je ne trouvais aucun remède : je doutais de mon travail, persuadée que ce retard était un indice de la médiocrité de la thèse. Je ne pensais plus - si tant est que je l'aie brièvement envisagé - que ce que j'avais pu dire dans cet ouvrage détenait une véritable valeur. Il n'était donc pas aisé d'évoquer cette situation, mais il était encore moins aisé de considérer tout simplement que *ma parole* avait du prix. Il fallait donc surmonter cet obstacle psychologique, qui se doublait de l'attachement à la discrétion caractéristique de la respectabilité féminine transmise par mon éducation de fille martiniquaise, noire, de classe moyenne, catholique et de commune rurale (Wilson, 1968 ; Kabile, 2015), mais aussi se départir d'une pudeur due à ma situation d'extrême précarité, certes déjà vécue à plusieurs reprises dans ma vie universitaire, mais de façon véritablement dévastatrice lors de l'année 2019-2020, dernière année de rédaction de la thèse. Parler de soi, de son intimité émotionnelle en tant que femme martiniquaise, et de sa vulnérabilité dans une société qui valorise le mythe de la femme poto-mitan, forte et solide (Mulot, 2000 ; Lefaucœur, 2018), voire en fait une figure de la fiction hétéronormative (Chonville, 2017), est une chose déjà complexe. Mais parler de sa situation économique, quand on a vécu en dessous du seuil de pauvreté², qu'on est sévèrement endettée, se heurte à la fois à la honte et à la dissimulation traditionnelles chez les personnes défavorisées notamment aux Antilles (Paugam, 1994 ; Daniel et al., 2007), mais aussi au poids de la dissonance cognitive (Festinger, 1957) générée précisément par l'appartenance au monde académique. Il y a, en effet, un « *inconfort psychologique causé par deux éléments discordants* » (ici d'un côté la situation de pauvreté, et d'un autre, le fait d'être diplômée et d'appartenir à un milieu professionnel considéré comme privilégié) que l'individu va tenter de réduire par différents moyens. L'un des moyens réside dans une justification, parfois insensée, des sacrifices par la valeur sociale, intellectuelle, symbolique de la thèse. Ces mécanismes de gestion de la dissonance cognitive sont cependant insuffisants face à la réalité de la précarité. Ils sont insuffisants face aux huissiers qui frappent à la porte, à la carte bleue qui est rejetée au supermarché, aux lettres de relance des créanciers. Mais ils le sont encore plus face à la détresse psychologique que peut engendrer l'exercice : le désespoir du temps qui passe, les dures critiques auxquelles sont soumis le manuscrit puis la thèse finie, l'absence de certitude professionnelle, le manque d'encouragement/le découragement pendant le travail, la perte d'estime de soi accentuée par les difficultés matérielles, l'épuisement de devoir expliquer sa situation, sans espoir d'être compris.e, au banquier, aux travailleurs sociaux, à la famille à qui, honteux.se, on préfère cacher sa situation, aux collègues qui n'en sont pas tout à fait. Car cet autre mécanisme de protection de soi, l'extension acharnée du lien qui nous unirait au monde universitaire, tel un élastique virtuel, ne fonctionne pas toujours : parfois, au détour d'une simple remarque, d'un souci administratif, il nous claque brutalement à la figure et on

² Pour des raisons administratives, j'ai vécu cette année sans aucun revenu, mais fort heureusement, je suis fort bien entourée dans ma vie privée ; j'ai donc pu survivre dans ce contexte de pandémie, et finir ma thèse.

s'aperçoit, qu'en fait, on n'y appartient pas vraiment tant que l'on ne détient pas le pass statutaire.

Exprimer tout cela me paraissait fort difficile. Cela me demandait une forme d'introspection, qui, à ce moment de mon existence, ne m'intéressait plus. J'avais le sentiment d'avoir passé ces six années et trois mois de travail à pratiquer l'introspection, la réflexivité (ou en tout cas m'y essayer), dans l'isolement propre à tout doctorant.e, et je sentais qu'il me fallait me tourner davantage vers les autres. Aussi ai-je finalement choisi d'aborder l'expérience comme l'occasion de partager mon histoire. J'ai donc accepté le système du double entretien préparatoire à l'écrit biographique : il s'agissait d'être interviewée par une personne de l'équipe et d'en interviewer une autre, toutes deux tirées au sort. Les chercheuses impliquées dans le projet m'avaient frappée, à la fois par leur impressionnante capacité collective et individuelle à partager leur vécu et leurs émotions, mais aussi à accueillir celles des autres, sans s'autoriser à les évaluer, mais sans pour autant refuser la réflexivité quand chacune l'estimait nécessaire. Les échanges, lors des réunions préparatoires, m'ont alors donné le sentiment que je pouvais, sans risque, sortir de ma réserve habituelle, et participer à ce partage. Ce n'est cependant qu'après avoir réalisé les deux entretiens requis que j'ai saisi la précieuse reconnaissance qu'ils pouvaient apporter.

Ecouter et reconnaître

L'entretien où j'occupais la position d'écoutante a été réalisée avec ma collègue Céline Baladine. Nous avons en commun la particularité d'être toutes deux des femmes antillaises, toutes deux identifiées/s'identifiant comme noires et toutes deux évoluant dans le même champ disciplinaire³. Il n'est pas surprenant que nous nous soyons bien entendues même si nous ne connaissions pas et n'avions jamais réellement échangé auparavant. En toute honnêteté, c'est l'une des conversations les plus précieuses qu'il m'ait été donné d'avoir dans le milieu professionnel. Je ne la traiterai certainement pas comme un entretien à analyser. Je n'ai d'ailleurs pris aucune note, ne l'ai pas enregistrée mais je ne l'oublierai jamais, tant ce qui m'a été offert était à la fois proche mais distant, conceptuel mais ontologiquement incarné, intime mais légèrement extime⁴ (Tisseron, 2003), finement objectivé mais profondément subjectif, comme d'ailleurs tout discours ou expérience qui a absolument de subir le processus vaguement déshumanisant de l'objectivation pour être relaté.e. C'était un récit intense qui illustre cette intersection complexe entre le statut d'artiste (Céline est, notamment, violoniste depuis l'enfance, ce qui en dit long sur sa puissante sensibilité mais aussi sur sa considérable aptitude à l'autodiscipline) et celui de chercheuse, avec cette tension entre ce qui relèverait du ressenti et de l'émotion, et ce qui relève de la science et de sa supposée rationalité, de l'intellectualisme. Il y avait chez Céline un désir de créer renversant, consubstantiel à son être, dont je suis consciente de n'avoir pu, en si peu de temps, saisir toute la dimension. Elle manifestait également une conception terriblement exigeante (envers elle-même) de la responsabilité qui a

³ La science politique, même si, à mon corps défendant, je suis davantage une juriste et une sociologue qu'une politiste.

⁴ Le désir d'extimité consiste dans le fait de communiquer certains éléments de son monde intérieur, mais pour mieux se les approprier en les intériorisant sur un autre mode grâce aux échanges suscités avec les proches.

résonné fortement avec mes préoccupations scientifiques et personnelles sur le sujet⁵. Nous avons parlé de la thèse mais surtout de la vie, de la socialisation féminine antillaise, de ses exigences et de sa cruauté, du poids des origines, et de ce que les attentes de l'Autrui normatif (Mead, 1963) pouvaient avoir d'écrasant, de réifiant, de dépersonnalisant. Au fond, il m'a semblé que nous parlions de reconnaissance (Honneth, 2000), c'est à dire de la compréhension, de la préhension/l'appréhension du « *sentiment de sa propre valeur* » et des négociations incessantes, des guerres sans vainqueur.e parfois, que nous devons engager pour la faire accepter par les autres.

En effet, la reconnaissance prend place dans trois sphères auxquelles correspondent trois types de relations à soi. La première est la sphère de l'amour, qui touche aux liens affectifs unissant à un groupe restreint (la famille, en particulier lors de la socialisation primaire, amis, pairs, amoureux etc.). L'individu doit aussi être reconnu, dans la sphère juridico-politique, comme un sujet universel, porteur de droits et de devoirs : il peut alors comprendre ses actes comme une manifestation, respectée par tous, de sa propre autonomie. Enfin, la dernière sphère est celle de l'estime de soi où l'individu reconnu dans les deux autres sphères, acquiert et exprime, généralement à l'âge adulte, ses capacités (dans l'espace social, professionnel par exemple). La lutte pour la reconnaissance dans la sphère affective est une des plus difficiles à mener. C'est aussi l'une des plus cruciales car l'absence de reconnaissance constitue le "mépris" (Honneth, 2007), c'est-à-dire une offense qui affecte la valeur de l'individu, ou la perception que celui-ci a de sa propre valeur. Le déficit de reconnaissance dans la sphère affective se transmet dans les autres sphères de la vie : il contamine le sentiment de sa propre valeur dans la sphère juridique mais aussi, plus tard, dans la sphère sociale. Il empêche de faire valoir ses droits parce que même si l'individu dispose de la citoyenneté, il pense, à tort ou à raison, que ces droits sont entravés par des processus de domination (racialisée, genrée, classiste, économique, intellectuelle etc.) qui lui échappent. Le mépris réduit également la capacité à se sentir totalement membre de la société, à apprécier les succès ou les progrès professionnels. A titre strictement personnel, je pense qu'il peut conduire à une quête de validation, parfois dangereuse, auprès de personnes auxquelles on tient, mais aussi dans le milieu professionnel, auprès de personnes qui ne sont pas toujours capables de la donner, qui parfois s'imaginent qu'attribuer cette reconnaissance leur en retire, en particulier quand l'autre est considéré comme un subalterne. Pour attribuer la reconnaissance, il faut être un « *reconnaisseur reconnu* » (Caillé, 2007), c'est-à-dire quelqu'un qui peut attribuer cette reconnaissance parce qu'il l'a déjà obtenue et qu'il est considéré comme compétent pour la dispenser. Malheureusement, dans le monde académique comme j'ai pu l'observer et parfois le vivre, ou ailleurs, dans la famille, dans les relations amoureuses, le rapport au pouvoir et le sentiment de n'avoir jamais été suffisamment reconnu, compliquent la possibilité de reconnaître à son tour. Ces mécanismes complexes créent le risque d'une attente trop grande, trop longtemps poursuivie et, souvent, fatalement déçue.

Aussi, l'ouverture même temporaire d'un espace d'échanges inattendus, momentanés, comme celui que nous avons expérimenté ensemble Céline et moi, a-t-il créé une possibilité

⁵ La réflexion sur la responsabilité et sa transmission différenciée dans les socialisations occupe une place centrale dans ma thèse intitulée « Masculinités martiniquaises : une approche relationnelle » (Université des Antilles, ANRS, CNRS, LC2S, 2021).

d'être entendue et de comprendre la valeur de ce que l'on est et de ce que l'on veut. Il a ouvert un nouveau lieu de reconnaissance du point de vue de l'écoutée peut-être (je ne saurais parler à la place de Céline), mais du point de vue de l'écoutante très certainement.

Être écoutée et se sentir reconnue

Si la position d'écoutante m'est plus familière dans le cadre professionnel, celle d'écoutée, en revanche, a constitué une expérience singulière. J'étais pourtant dans une configuration fort confortable car Morgane Le Guyader - mon écoutante - et moi nous nous connaissions et avions déjà eu l'occasion d'échanger à plusieurs reprises. Elle était informée de mes difficultés financières : par exemple, j'avais eu l'occasion de lui faire part de mon incapacité à acheter de nouvelles lunettes pourtant indispensables à ma santé, des arbitrages entre les courses alimentaires et les soins médicaux, des démarches infructueuses d'exonération des droits d'inscription universitaire, autant de petites tragédies d'un quotidien précaire parfois très humiliant (ou en tout cas, vécu comme tel), et des questionnements sur l'étendue des sacrifices que j'étais prête à faire pour réaliser la thèse de doctorat que je souhaitais. Cependant, sans pour autant redouter l'exercice, je me questionnai sur ce que j'allais bien pouvoir dire, avant de décider que finalement peu importait, nous verrions bien elle et moi où nous mènerait cet échange. En réalité, il nous a menés plutôt loin car Morgane m'a écoutée pendant près de quatre heures, à ma grande stupéfaction : je n'avais absolument pas imaginé que je parlerais autant, ni solliciterais si longtemps son attention. Je n'avais pas non plus envisagé que je pleurerai.

Peut-être la scène de l'entretien y a-t-elle été pour quelque chose. Contrairement à Céline et moi qui étions chacune chez nous, en distanciel, Morgane et moi nous sommes également entretenues en visio-conférence, mais au début de l'entretien nous étions dans une configuration asymétrique. Morgane se trouvait dans un lieu professionnel et moi dans mon salon. Nous avons ensuite interrompu puis repris l'entretien après, chacune chez soi. Je pense que l'interruption⁶ a été l'occasion pour moi de réfléchir à ce que je venais d'exprimer. C'est après cette pause, que mon état émotionnel s'est modifié, non pas drastiquement, mais doucement, et peut-être alors me suis-je (dé)livrée. Cela dit, il est vrai que parler du harcèlement scolaire que j'avais subi dans mon enfance, chose que je ne fais que très rarement dans le milieu professionnel, et réaliser que je vivais certains comportements et *habitus* dans le monde académique à travers ce prisme traumatique, particulièrement violent pendant la thèse, ne pouvait que susciter une émotion matérialisable par des larmes gênées, mais inévitables. Toutefois, l'empathie de Morgane et son écoute attentive, la nature de l'espace ouvert dans cette expérience, me l'ont permis et m'ont offert à mon tour une reconnaissance bienvenue. Je n'ai gardé que peu de souvenirs précis de notre conversation mais Morgane a choisi de partager les notes qu'elle avait prises avec mon consentement ; j'ai donc pu relire des mots ou des phrases qui l'ont frappée, et que je ne me souvenais pas du tout avoir prononcées. J'avoue avoir été surprise de l'intensité et de l'étendue de la souffrance exprimée lors de cette conversation, et plus encore, reconnaissante à Morgane de l'avoir entendue, avec son expérience d'anthropologue, sa personnalité empathique et passionnée, et son sens de la justice.

⁶ Céline et moi en revanche ne nous sommes pas interrompues. Nous avons parlé environ 1h30.

J'en ai éprouvé également une certaine culpabilité, *a posteriori*, ce qui me renvoie à la validité de l'expression de ma parole et de mes émotions, en particulier, douloureuses, et à ma gêne intime d'évoquer les formes de maltraitance subies dans mon expérience scolaire, puis beaucoup plus tard, dans le monde académique. J'en ai été d'autant plus heureuse que l'une des phrases conservées était : « *je vais résister* ». Résister nécessite d'identifier la domination, mais également d'affirmer sa propre capacité à la refuser ; cela implique une reconnaissance restauratrice envers soi, envers ses propres difficultés. Résister est un acte politique, mais aussi peut-être un acte esthétique, et je suppose que cet état d'esprit est sans doute en partie à l'origine de la toile que j'ai réalisée à la suite de ces entretiens (fig. 1). Je soupçonne toutefois qu'il infuse, tel un *rimèd razié*⁷, mon corps et mes recherches depuis toujours.

Néanmoins, l'originalité de l'expérience repose beaucoup sur la singularité de l'espace relationnel et collaboratif ouvert par ce projet.

La singularité de l'espace académique ouvert et la possibilité créatrice

Mon intégration dans l'équipe constituée autour du projet a été étonnamment simple, d'autant que, prise par mes obligations professionnelles, je n'avais pas pu participer au séminaire d'intelligence créative mis en place et dirigé par Karine Bénac, point de départ de ce projet. J'avais donc le sentiment de prendre part à une dynamique déjà constituée dont je ne saisis peut-être pas tous les enjeux relationnels. Cela ne me dérangeait pas outre mesure, étant familière du travail de recherche collégial, mais je n'étais pas entièrement tranquille : pourrais-je y trouver une place ? Avais-je quelque chose à apporter à des personnes qui avaient déjà travaillé ensemble et noué des relations sans doute plutôt intenses en raison de la nature même du travail d'intelligence créative ? J'avais remis ma thèse, mais je demeurais dans une situation très inconfortable psychologiquement, sans soutenance encore programmée. Une chercheuse qui avait le sentiment de traverser l'existence en dépendant entièrement de la volonté et des agendas des uns et des autres, d'institutions, du hasard, du « contexte », avait-elle réellement quelque chose à partager de positif sur l'expérience ? L'impression de manquer de cette *agency*, ce pouvoir d'agir féminin et féministe, qui m'était si chère, me privait, à mon sens, de crédibilité. En outre, ne paraîtrais-je pas amère, ce que je ne suis pas, ou désabusée, ce que je suis plus vraisemblablement ? Je souhaitais pourtant faire part des aléas mais aussi des joies de ce périple qu'est la thèse, et contribuer à l'espace d'échanges ouvert dans le groupe, car celui-ci m'a paru se distinguer par son horizontalité et sa quête d'un éthos scientifique différent.

Horizontalité, groupe et ethos

La constitution d'un groupe de doctorantes⁸ mobilisées sur la thématique de l'intelligence créative pendant la préparation de la thèse, puis du genre et de la violence dans le monde académique, a généré, à mon sens, un climat d'horizontalité qui a facilité le sentiment d'une égalité possible de parole, et amplifié la possibilité d'identification et d'empathie. Sans

⁷ Expression créole désignant un remède ancestral, issu de la pharmacopée locale.

⁸ La quasi absence de doctorants dans ce séminaire introspectif proposé par Karine Bénac serait intéressante à analyser.

être tout à fait absente, puisque par nature institutionnelle, la hiérarchie ne peut jamais complètement disparaître d'une recherche, celle-ci ne paraissait pas si pesante qu'elle peut l'être parfois : les outils du témoignage professionnel, du partage biographique, mobilisés lors des échanges, ont donné le sentiment d'une expression plutôt libre et égalitaire, pouvant de surcroît intégrer plusieurs registres discursifs (personnel, réflexif, scientifique etc.). Il m'a semblé également que, d'une certaine façon, des formes de sociation et de communalisation étaient à l'œuvre, contribuant à la constitution d'un groupe, relativement homogène. Selon Weber (1920), la communalisation caractérise des relations sociales reposant sur un fondement affectif, émotionnel ou traditionnel, sur des sentiments de solidarité et d'appartenance commune. Tandis que la sociation désigne le processus de concertation rationnelle entre des acteurs pour la réalisation d'objectifs communs, ces buts pouvant être de nature matérielle ou idéale. Les échanges auxquels j'ai participé, lors des réunions et des entretiens, m'ont fortement convaincue du fondement affectif et émotionnel de la démarche entreprise par le groupe : le partage de soi, le rôle parfois cathartique de la parole, l'émotion (les larmes aux yeux, parfois, les sourires, les rires), ainsi que la dimension artistique du projet, car chacune des chercheuses impliquées exerce une pratique artistique ou nourrit une telle aspiration. La création d'une performance⁹ pour traduire les éléments biographiques dévoilés par chacune représente à mon sens un objectif commun de nature matérielle, mais également idéale puisque la finalité est aussi de réfléchir, de dénoncer et de proposer des formes de résistance à la violence dans le monde académique, ou dans nos vies de chercheuses.

De plus, ici, le socle de l'appartenance académique transcende la diversité de champs disciplinaires représentés dans le groupe, même s'il est encore difficile pour l'instant d'en évaluer le poids par rapport à celui du sexe, le groupe étant presque exclusivement féminin (à l'exception de M. Tondellier, co-responsable du projet). Une approche plus intersectionnelle (Crenshaw, 1991) sera sans doute bienvenue ultérieurement, prenant en compte la question de la couleur, mais elle me semble, à ce stade de nos échanges, encore prématurée : nous ne sommes pas explicitement penchées sur cette question - même si elle a affleuré dans certains témoignages -, ni sur la façon dont, chacune, nous nous identifions, de ce point de vue. Je ne l'ai moi-même guère soulevée dans les entretiens croisés.

Il y a, pour moi, dans cette expérience, un effet cathartique que j'aimerais explorer. J'aime aussi le fait qu'elle m'ouvre des perspectives créatives, ce qui est inhabituel dans ma pratique de chercheuse. Elle me bouscule aussi. Ainsi, l'idée de participer à une performance me terrifie, tant finalement, elle m'oblige à réconcilier mon corps et mon intellect, lesquels sans être complètement dissociés, sont rarement sollicités de cette façon dans ma pratique de peintre ou de poétesse. C'est aussi l'occasion de réfléchir à mon corps de femme noire, généralement décrit/stigmatisé comme « gros », « gras », « solide », « trop costaud », « en formes »¹⁰, et à la corporéité possible de mon art, ce qui vraisemblablement soulèvera d'inconfortables mais nécessaires réflexions. De tels défis ne sont envisageables que si l'espace académique garantit une sécurité émotionnelle suffisante, si les échanges ne sont pas

⁹ Il s'agit en effet d'un projet de recherche-crédation qui aboutira, notamment, à la création d'une performance collective conçue à partir des récits et expériences de chacune.

¹⁰ L'hypersexualisation à laquelle j'ai été confrontée comme la plupart des jeunes filles et femmes noires (voir sur ce point par exemple : Dorlin, 2006) me paraît moins cruciale dans mon expérience aujourd'hui.

constamment parasités par la subalternité et la domination, et s'ils sont empreints de certaines valeurs que Nichols (2012) considère comme fondamentales pour l'éthos scientifique dans le champ académique : une gentillesse aimante (« loving kindness »), la joie (« joyfulness »), la solidarité basée sur un respect mutuel (« solidarity »), l'excellence, la diversité (« tolerance for diversity »), et la capacité à toujours apprécier le bon dans le travail d'autrui (« an appreciation of the good in others' work »). D'une certaine façon, il m'a semblé que le groupe constitué recherchait ces qualités, et souhaitait proposer une autre vision du champ académique et de la recherche, et c'est aussi ce qui m'a intéressée.

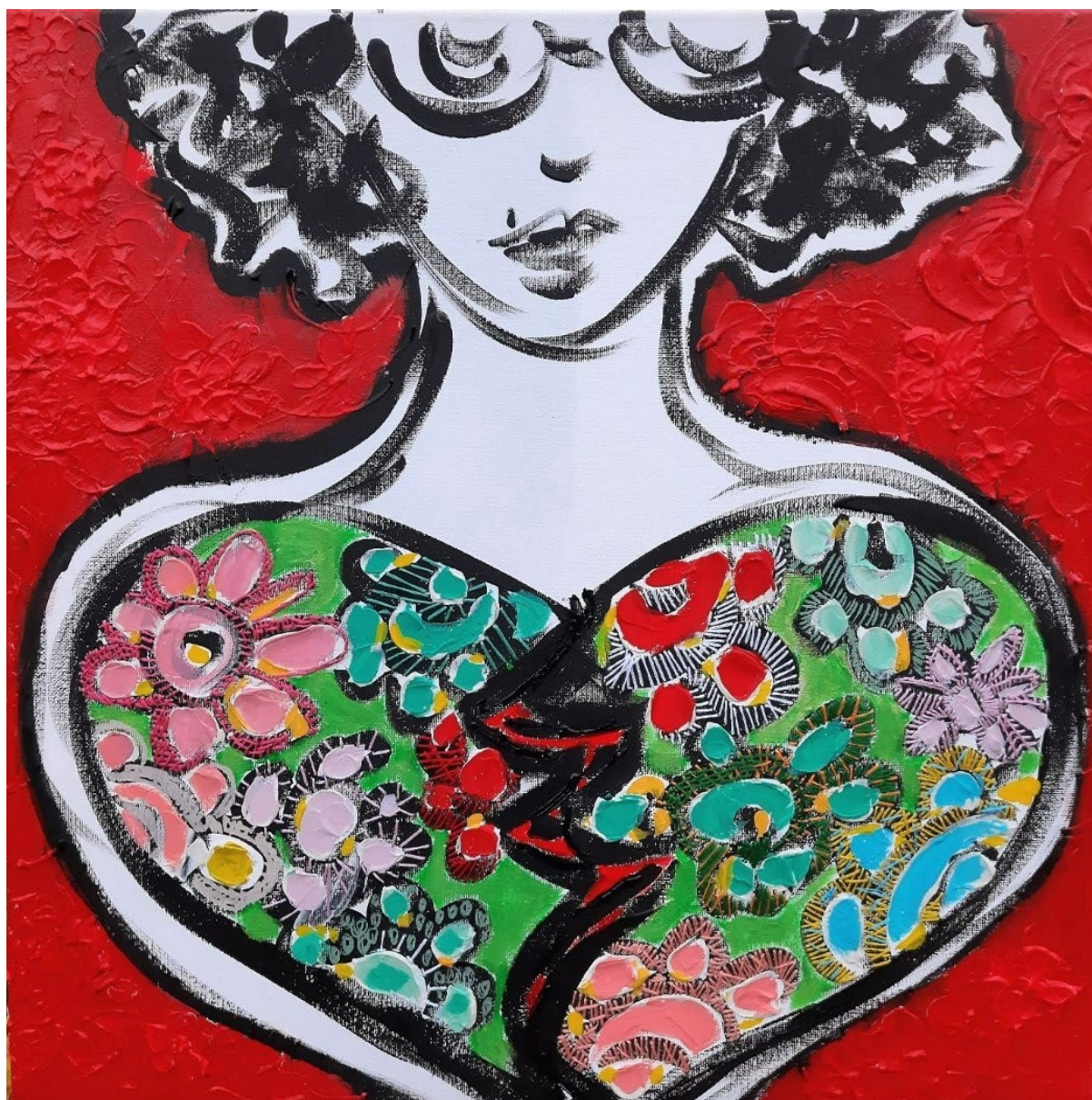
*Flowers with scars*¹¹

Enfin l'un des défis de cette démarche résidait dans la proposition que m'a faite Karine Bénac, coordinatrice du projet, de créer quelque chose, une œuvre qui pourrait traduire ce que cette expérience m'a permis de vivre. La toile qui en a résulté a demandé un mois plein de travail, réalisé essentiellement en août 2021, à un moment critique de la vie de la société martiniquaise, épuisée par la crise sanitaire, profondément endeuillée (y compris dans ma propre famille), et je le crains, traumatisée. Il n'a pas été toujours facile, émotionnellement, temporellement, de travailler sur cette pièce. Cependant, inspirée par les entretiens réalisés avec mes collègues, par mon expérience de la thèse et des souffrances afférentes, le projet est né presque immédiatement dans mon esprit, tout comme son titre *Flowers with scars*.

Cette œuvre rassemble plusieurs techniques et éléments que je n'expliquerai pas en détail ici, étant par ailleurs dramatiquement inapte à verbaliser ma peinture. Sans doute cela vient-il du fait que ma pratique est née, il y a fort longtemps, du sentiment d'une insuffisance du verbe, de mots qui n'existent pas, pour décrire ce que je pouvais ressentir. D'ailleurs, il m'a fallu achever cette peinture avant de rédiger le présent article : les couleurs et les textures des émotions ont donc précédé les mots. Sans m'étendre, il suffit de dire que le message de cette œuvre consiste à rappeler que la beauté (dont parle d'ailleurs Nichols, comme vertu possible du champ académique idéal) peut naître des grandes douleurs, et que précisément les cicatrices (ici brodées directement dans la toile, incarnées en fait) peuvent être transformées en source créatrice de paix et de vitalité. Peut-être ne sont-elles pas toujours suffisantes pour raccommoier les cœurs brisés, heurtés par la violence, le mépris et la domination. Toutefois, il est possible d'y survivre, d'en faire de véritables ornements, cachés à l'intérieur de soi, en dépit de la fureur de l'existence, de ses trésors et de ses contradictions. Enfin, peut-être s'agit-il de cette volonté de résister que j'ai pu exprimer à mon écoutante, et qu'en un sens j'ai *reconnue* chez mon écoutée.

¹¹ Fleurs avec cicatrices.

Fig.1



Flowers with scars

45x45, acrylique, broderies, coton
Joelle Kabile, Septembre 2021.

Conclusion

Je pense pouvoir dire qu'aujourd'hui, je suis, peut-être, encore en résistance, et je suppose que je le serai jusqu'à la fin de cette parenthèse d'existence que constitue la thèse, mais vraisemblablement, tôt ou tard, cette résistance se muera en activisme, artistique, académique etc. L'espace d'échange ouvert par cette expérience a créé une possibilité d'expression reconnue que je vis finalement comme un acte de *self-care*, c'est-à-dire de soin de soi. Ce concept, aujourd'hui très populaire, issu du registre du marketing et de « la relation client » a été transposé (avec sa locution anglaise) dans le champ du développement personnel et de l'entretien du corps et de la santé. Cependant ici, il faut en retenir l'approche de la poétesse afroaméricaine féministe queer Audre Lorde, qui atteinte d'un cancer, l'a conceptualisé comme

« un geste politique radical » en 1988 : « *Prendre soin de soi est un moyen de vous préserver dans un monde hostile à votre identité, à votre communauté et à votre mode de vie.* ». De mon point de vue, écrire en tant que sociologue ou écrivain, et peindre en tant que chercheuse, c'est-à-dire m'exprimer de presque toutes les façons qui me sont données, dans un milieu professionnel que j'ai parfois considéré comme très hostile, peu enclin à écouter, la parole d'une simple *doctorante*, et quelquefois plus spécifiquement d'une simple doctorante *antillaise* et précaire constitue une façon de prendre soin de soi. Peut-être s'agit-il en effet d'un geste politique dont la radicalité se construira tout au long de ce projet et des aléas de ma possible existence académique.

Bibliographie

- Bourdieu Pierre, 1993. « La situation d'enquête et ses effets », dans Bourdieu Pierre (dir), *La misère du Monde*, Paris, Éditions du Seuil, p. 69-72.
- Bourdieu Pierre, 1994. « L'illusion biographique », dans Bourdieu Pierre, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil.
- Bourdieu Pierre, 2001. *Science de la science et réflexivité*, Raisons d'agir, Paris.
- Caillé Alain, 2007. « Reconnaissance et sociologie », dans Caillé Alain (dir), *La quête de reconnaissance, nouveau phénomène social total*, Paris, La découverte, p.186- 208.
- Crenshaw Kimberlé., 1991. «Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color », *Stanford Law Review* n°43(6), p. 1241-1299.
- Dorlin Elsa, 2006. *La Matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, Paris, La Découverte.
- Festinger Leon, 1957. *A cognitive dissonance theory*, CA, Stanford, Stanford University Press.
- Kabile Joëlle, 2015. « Les coûts de la domination masculine pour les hommes martiniquais ». *Revue Française d'Education Comparée* n° 13, p. 311-322.
- Lorde Audrey, 2017 (1988). *Bursts of light*, New York, dover éditions
- Lefaucheur Nadine, 2018. « Situations monoparentales à la Martinique et idéal sacrificiel du potomitan, *Revue des politiques sociales et familiales* n°127, p. 23- 35.
- Mead George H. 1963. *L'esprit, le soi, la société*, Paris, Puf.
- Mulot Stéphanie, 2000. « *Je suis la mère, je suis le père !* » : *l'énigme matrifocale. Relations familiales et rapports de sexe en Guadeloupe*. Paris, EHESS, thèse de doctorat d'anthropologie sociale et ethnologie.
- Nichols Lawrence T.,2012. « Renewing Sociology: Integral Science, Solidarity, and Loving Kindness», *Sociological Focus* , Vol. 45, No. 4, p. 261-273.
- Olivier de Sardan Jean-Pierre, 2000. « Le « je » méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, 41-3, p. 417-445.
- Paugam Serge, 1994. *La disqualification sociale : essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris, Puf.
- Tisseron Serge, 2003. « Le désir « d'extimité » mis à nu », *Le Divan familial*, n° 11, p. 53-62.
- Weber Max (1920), 1971. *Économie et Société, tome I*, Paris, Plon.
- Wilson Peter, 1973. *Crab antics : the social anthropology of english-speaking negro societies of the Caribbean*. New haven, Yale university press.
- Wilson Peter, 1969. "Reputation and respectability : a suggestion for caribbean ethnology", *Man*, vol.4/1, p. 37-53.